

JOURNAL DE MONACO

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Politique, Littéraire et Artistique

PARAISANT LE MARDI

ABONNEMENTS :

MONACO — FRANCE — ALGÉRIE — TUNISIE
 Un an, 12 fr. ; Six mois, 6 fr. ; Trois mois, 3 fr.
 Pour l'ÉTRANGER, les frais de poste en sus.
 Les Abonnements partent des 1^{er} et 15 de chaque mois

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Place de la Visitation

Il est rendu compte de tous les ouvrages français et étrangers dont il est envoyé deux exemplaires au journal.
 Les manuscrits non insérés seront rendus.

INSERTIONS :

Réclames, 50 cent. la ligne ; Annonces, 25 cent.
 Pour les autres insertions, on traite de gré à gré.

S'adresser au Gérant, Place de la Visitation.

Inauguration de l'Institut Océanographique

Le 23 janvier, à 9 heures du soir, a eu lieu l'inauguration de l'Institut Océanographique de Paris. Ce magnifique établissement scientifique, dû à la générosité de S. A. S. le Prince, s'élève, comme on le sait, rue Saint-Jacques, dans ce quartier qui fut de tout temps celui de la jeunesse studieuse. L'élégante architecture florentine de ce monument est l'œuvre de M. Nénot, membre de l'Institut.

Quelques instants avant l'heure fixée pour l'ouverture de la cérémonie, arrivent d'abord : LL. AA. SS. le Prince Albert et le Prince Héritaire accompagnés de M. le Comte de Lamotte, Chef de la Maison de Son Altesse Sérénissime, et de M. le Capitaine Laurendeau de Juniac, Officier d'Ordonnance, puis peu après Son Exc. M. Armand Fallières, Président de la République, en compagnie de M. Ramondou, Secrétaire Général de la Présidence, et du Lieutenant-Colonel Guise, Officier d'Ordonnance.

S. A. S. le Prince introduit le Président de la République dans la salle du Conseil d'administration de l'Institut et lui présente les membres du Conseil d'administration et du Comité de perfectionnement, ce dernier composé, comme on le sait, d'éminents savants de diverses nationalités.

M. Fallières s'est entretenu avec chacun et a particulièrement félicité M. Nénot et M. Louis Tinayre, auteur des peintures qui décorent l'amphithéâtre.

Pendant ce temps arrivait la foule des invités reçus à la porte par M. le Lieutenant de Vaisseau Bourée, Aide de Camp de Son Altesse Sérénissime, et la salle du grand amphithéâtre, resplendissante de lumière, se remplissait rapidement.

La présence de nombreux membres du Corps Diplomatique en uniforme, d'officiers de différentes armes en grande tenue, de dames en élégantes toilettes de soirée avait contribué à donner à l'amphithéâtre déjà si beau par lui-même un aspect réellement merveilleux.

Dans les premiers rangs nous avons reconnu : M. Pichon, Ministre des Affaires Étrangères ; M^{me} Loubet ; M. Jean Dupuy, Ministre du Commerce ; Général Florentin, Grand Chancelier de la Légion d'Honneur ; M. A. Dubost, Président du Sénat ; M. Mollard ; M. de Schoen, Ambassadeur d'Allemagne ; l'Ambassadeur d'Italie et M^{me} Tittoni ; l'Amiral de Jonquières ; Général Lebon ; Dr et M^{me} J. Charcot ; Comte et Com-

tesse Balny d'Avricourt ; Son Exc. l'Amiral Hautefeuille, Gouverneur Général ; M. Alatissière, Secrétaire Général ; Dr Louet, Médecin de S. A. S. le Prince ; de nombreuses personnalités du monde diplomatique ou parlementaire, parmi lesquelles M. Jules Roche ; M. J. Reinach ; M. Henri Menier, etc. ; des membres de l'Institut, les hauts fonctionnaires de la Ville de Paris, etc.

Mais voici que la musique de la Garde Républicaine attaque la *Marseillaise* ; le Prince et le Président, après avoir traversé une double haie de municipaux en grande tenue, pénètrent dans la salle suivis de S. A. S. le Prince Héritaire qui donne le bras à S. A. R. la Princesse Marie de Grèce, de S. A. R. le Prince Georges de Grèce, de M. Maurice Faure, Ministre de l'Instruction Publique, représentant le Gouvernement, et des Membres du Conseil d'Administration de l'Institut Océanographique, M. Loubet, ancien Président de la République, Dr Regnard, MM. Darboux et Cailletet, de l'Institut, M. G. Kohn et M. Mayer, Conseiller Privé de S. A. S. le Prince.

À l'entrée du cortège, la salle crépète d'applaudissements qui redoublent après l'audition de l'*Hymne Monégasque*, puis le silence se rétablit et S. A. S. le Prince qui a pris place sur l'estrade avec les membres de Son Conseil d'Administration, ouvre solennellement la séance en prenant la parole.

Son discours, d'une grande élévation de pensée, et la péroraison indiquant les raisons pour lesquelles Paris avait été choisi par le fondateur pour y établir le nouvel Institut, soulèvent les applaudissements répétés et chaleureux de l'assistance.

Nous ne saurions nous contenter d'en donner quelques extraits dans ce compte-rendu et nos lecteurs trouveront plus loin le texte complet des paroles prononcées par Son Altesse Sérénissime et par les orateurs qui Lui ont succédé.

Après Son Altesse Sérénissime, M. Maurice Faure, Ministre de l'Instruction Publique, parle au nom du Gouvernement Français qu'il est officiellement chargé de représenter.

Il expose les services que le nouvel Institut est appelé à rendre et il remercie le Prince au nom de la France et au nom de l'Université.

M. Armand Gautier, au nom de l'Académie des Sciences, dont il est le Président, rappelle la vie de labeur du Prince de Monaco et tout ce que la science Lui doit.

M. Liard, Vice-Recteur de l'Université de Paris, remercie également le Prince du don généreux que constitue ce nouveau palais de la science et

expose comment Son Altesse Sérénissime, en Sa double qualité de marin et d'homme de science, a pu faire progresser autant l'œuvre scientifique à laquelle Elle s'était adonnée.

Enfin M. Perrier, de l'Institut, clôt la série des discours en parlant au nom du Museum. Après avoir exprimé la reconnaissance de la science française, il fait un tableau saisissant de ce que les travaux du Prince ont fait connaître de la vie si longtemps ignorée dans les profondeurs de la mer.

Tous les orateurs sont longuement applaudis par les six cents personnes présentes, toutes désireuses de manifester leur sentiment de sympathie au Prince Souverain.

Dès que le calme se rétablit, l'orchestre joue la troisième *Marche aux Flambeaux* de Meyerbeer. Le Conseil d'Administration quitte alors l'estrade et S. A. S. le Prince vient s'asseoir aux côtés du Président de la République, tandis qu'un grand écran blanc se déroule au fond de la salle.

La dernière partie du programme commence peu après : M. le Lieutenant de Vaisseau Bourée, Aide de Camp de Son Altesse Sérénissime, prend la parole et expose comment, au cours de ses croisières scientifiques aux côtés du Prince, il a pu réunir une documentation photographique qui va lui permettre de donner un rapide aperçu de ce qu'est la science de l'Océanographie.

Une série de projections et de cinématographies passent alors sur l'écran et résument les principales recherches faites dans l'ordre des études physiques et biologiques. Ensuite M. Bourée expose comment il est arrivé à reproduire au moyen de la photographie des couleurs les spécimens spécialement rares d'animaux capturés dans la dernière campagne, et cette série de clichés provoque de véritables mouvements d'étonnement et de surprise. Pour terminer, le conférencier montre des vues du Musée de Monaco et un cinématographe rappelant l'inauguration solennelle de l'an dernier ; puis il remercie l'assistance de l'intérêt qu'elle a bien voulu prendre à ses explications.

La cérémonie est maintenant terminée. La musique de la garde joue la *Marche Inaugurale* de Léon Jehin, pendant que le cortège officiel se reforme dans le même ordre qu'à l'entrée dans l'amphithéâtre.

Son Altesse Sérénissime guide Ses hôtes et leur fait visiter les laboratoires merveilleusement installés dans lesquels les professeurs vont maintenant pouvoir commodément poursuivre leurs travaux et leurs recherches.

Une centaine de personnes se réunissaient enfin autour d'un buffet élégamment décoré où le Président avait accepté de venir prendre une coupe de champagne, et vers minuit les derniers invités quittaient l'Institut Océanographique.

Le 24 janvier à 10 heures du matin, le Prince a convoqué en Son hôtel les membres du Comité de perfectionnement de l'Institut Océanographique.

Plusieurs questions relatives à l'enseignement qui sera donné ont été ainsi utilement discutées.

A midi et demi, un déjeuner offert par Son Altesse Sérénissime à M. le Président de la République réunissait en outre les personnalités suivantes : S. A. S. le Prince Héritier ; M. A. Briand, Ministre de l'Intérieur, Président du Conseil ; M. Pichon, Ministre des Affaires Étrangères ; M. Maurice Faure, Ministre de l'Instruction Publique ; S. A. I. le Prince Roland Bonaparte et MM. Darboux, Perrier, Cailletet, Delage, de l'Institut ; M. Buchanan ; M. Hergesell ; Docteur Regnard, Directeur de l'Institut Océanographique ; M. Thoulet, Professeur à la Faculté de Nancy ; Docteur Richard, Directeur du Musée Océanographique ; M. Fabre Domergue ; M. Bruce ; M. Ramondou, Secrétaire Général de la Présidence ; Lieutenant-Colonel Guise, officier d'Ordre du Président ; M. le Comte de Lamotte, Chef de la Maison et M. Mayer, Conseiller privé de Son Altesse Sérénissime.

Une réception a suivi, au cours de laquelle de nombreuses personnalités du monde savant sont venues présenter leurs compliments à S. A. S. le Prince.

* *

On lira ci-dessous les discours qui ont été prononcés pendant la séance d'inauguration :

Discours de S. A. S. le Prince Albert I^{er}.

Monsieur le Président,
Mesdames,
Messieurs,

L'assistance qui remplit cette salle participe au couronnement de l'œuvre que je poursuivais depuis vingt-cinq années avec le concours de nombreux travailleurs unis dans la même volonté de connaître la mer et de livrer son domaine à la Science. Je l'invite à célébrer une conquête qui fait briller dans les profondeurs mystérieuses une clarté nouvelle.

Vous comprendrez ma joie devant le succès qui couronne un grand effort de ma vie, quand je vois les richesses conquises avec tant de labeur et le travail fourni par tant de cerveaux, sauvegardés pour toujours dans ces palais où la Science règne en maîtresse ; quand je me vois moi-même parmi vous, portant ce costume de l'Institut de France qui imprime au travailleur une marque de la noblesse moderne ; quand je respire l'atmosphère d'affection et d'estime formée autour de moi par d'illustres collaborateurs choisis dans toute l'Europe, et par une élite de ce peuple français qui marche toujours vers le progrès avec la noble franchise de son caractère.

Vous comprendrez que le cortège de luttes et d'alarmes, de déceptions et de catastrophes qui traverse le souvenir de mes débuts dans la carrière océanographique devient une radieuse image sur l'horizon du passé, quand je vois une jeunesse studieuse répondre à la voix de nos professeurs ; quand je vois des foules attentives remplir nos amphithéâtres pour apprendre la physique, la chimie et la dynamique des océans, pour connaître les formes imprévues que la vie a données aux manifestations de son caprice dans toutes ces profondeurs, et pour utiliser les fruits de mes efforts et de ma volonté.

Aussi j'exprime au Président de la République un sentiment de gratitude que m'inspire sa présence ici lorsque j'ouvre ce monument. Je suis heureux de sentir près de moi les plus hautes personnalités de l'Etat et du Parlement, de la Ville, de l'Armée et de la Marine réunies pour donner un éclat officiel à l'inauguration d'un enseignement que je crée dans la capitale de la France. Et ce n'est pas sans une vive satisfaction que je retrouve à cette solennité les diplomates des nations qui participèrent à l'ouverture du Musée Océanographique de Monaco. Quant aux savants, si nombreux dans cette salle, ils ne peuvent ignorer que la meilleure part de ma vie est celle que j'ai rapprochée de leurs études. Plus instamment que jamais je demande à ceux qui représentent la Science mondiale dans notre Conseil de perfectionnement d'y exercer l'influence que je leur ai assurée sur la direction de nos travaux.

Enfin il se trouve parmi vous trois hommes dont je

veux prononcer le nom dans une pensée affectueuse et admirative. Sir John Murray qui restera l'une des figures les plus élevées de l'Océanographie, puisqu'il joua un rôle considérable dans l'expédition anglaise du *Challenger* la première qui fut consacrée à la science de la mer. Nénot, l'auteur de ce monument, l'architecte dont les œuvres magistrales rappelleront toujours un grand progrès de l'enseignement dans Paris. Charcot, l'explorateur audacieux qui revient des régions antarctiques, où il conduisit pour le grand honneur du pavillon français un équipage de marins et d'océanographes.

Notre Institut, réuni au Musée de Monaco, possède maintenant les moyens et les droits nécessaires pour travailler avec le concours de tous les océanographes. Ses intérêts conduits désormais par une collectivité capable de se rajeunir constamment sont protégés contre la faiblesse et les imperfections d'un homme seul. Je veux qu'il prenne de mon vivant une vigueur propre avec laquelle il puisse défendre sans moi la vie que je lui ai donnée.

Mais j'ai donné aussi à l'Institut Océanographique un caractère large lui permettant de rechercher toutes les collaborations dans les milieux éclairés et au delà de toutes les frontières ; car il faut voir dans la science qui est la plus puissante fructification du cerveau humain, une source de bienfaits appartenant à l'humanité entière.

Devant les magistrats de la République venus ici pour donner à l'enseignement de l'Océanographie une sanction solennelle, je veux appeler l'attention du Gouvernement libéral qu'ils représentent sur l'importance que prend partout la diffusion des connaissances scientifiques, c'est-à-dire des vérités que tout citoyen a le droit de connaître afin d'acquiescer la sérénité qui domine les passions.

L'Etat, sans restreindre dans aucune branche de l'activité humaine l'initiative individuelle qui exerce et libère les intelligences, l'Etat doit pourvoir aux besoins supérieurs de la vie nationale. Par conséquent il doit favoriser l'essor de la vérité scientifique où la pensée de la civilisation trouve son principal appui contre les entraînements d'une hérédité inconsciente ou contre l'anarchie des désirs formés dans la fièvre du progrès moderne.

Vous, Messieurs, qui gouvernez tant d'influences, faites une large part à l'influence scientifique sur l'éducation de la jeunesse, vous mettez ainsi dans le cœur des hommes une énergie qui dissipera les fantômes évoqués par l'ignorance autour de leur berceau ; et vous préparerez pour la Nation un meilleur équilibre moral. Alors votre nom s'inscrira sur les monuments impérissables qui diront à nos successeurs lointains comment sont nées les vraies forces de la civilisation et pourquoi sont mortes les chimères qui, durant tant de siècles, avaient entretenu parmi nos ascendants les illusions de la gloire.

Voici la mentalité nouvelle qui dirige vers un but plus élevé les énergies données par la culture de l'intelligence. Voici d'autres conceptions qui anoblissent le caractère de la vie. Et nous les navigateurs de l'Océanographie, nous les fils de ceux qui parcouraient jadis l'Océan pour conquérir des terres, asservir des peuples et rapporter de l'or, nous avons creusé dans la mer des sillages plus profonds où percent déjà quelques germes de vérité sur l'histoire des organismes. Nous guidons la science vers les profondeurs océaniques où la matière planétaire qui engendre les mondes continue son œuvre jusqu'à ce que la cellule vivante sortit de cette masse et de ces forces.

Dans le Musée de Monaco, nous réunissons les êtres répartis entre tous les niveaux de la mer par le travail des temps et nous cherchons les lois qui gouvernent leur existence. Nous recueillons les matériaux relatifs à la connaissance des océans pour livrer ces richesses avec les éléments d'étude accumulés par nos efforts, aux investigations des travailleurs.

Dans l'édifice que vous inaugurez aujourd'hui nous enseignerons les vérités établies par les océanographes que j'appelle de tous les pays pour collaborer à l'œuvre tout entière que j'ai fondée et pour diriger sa marche scientifique. Si une solidarité aussi vaste dans le travail devance nos mœurs, je ne la redoute point, car les hommes, divisés dans leurs luttes pour l'existence, ne trouveront jamais un terrain de rapprochement plus favorable que celui des conquêtes intellectuelles. D'ailleurs aussi longtemps qu'ils n'auront pas unifié les forces dont ils disposent pour combattre les maux dont ils souffrent, pour augmenter le bien être qu'ils possèdent et pour conquérir la sagesse à laquelle ils peuvent prétendre, leur civilisation ne sera ni complète ni certaine.

L'ouverture du Musée de Monaco s'est faite dans les conditions grandioses que suggéraient la présence de la mer et l'évocation des mystères qu'elle enfanta vers l'origine du monde. Nos yeux fascinés croyaient voir surgir à l'horizon les navires célèbres que des hommes

inspirés par un esprit nouveau destinèrent aux premières campagnes scientifiques et dont les noms gravés dans la pierre du Musée couronnent ce monument avec le souvenir de glorieux débuts.

L'inauguration de l'Institut Océanographique présente moins d'ampleur parce que cet édifice abritera l'esprit même du travail accompli pour la connaissance de l'Océan, l'idée mûrie que propagera la parole des professeurs.

Si j'ai choisi cette capitale pour y centraliser mon œuvre c'est que Paris a gagné la reconnaissance du monde intellectuel : les lettres lui doivent un rayonnement incomparable, les arts ont chez elle une de leurs plus généreuses patries, la Science lui doit l'affranchissement qui ouvre à la pensée des champs sans bornes. Mais c'est aussi parce que certaines âmes demeurent toujours sous l'influence de l'atmosphère où sont nées leurs premières affections et où leurs vieilles tendresses sont mortes ; où des peines ont fortifié leur courage et où les contingences de la vie ont orienté leurs efforts.

Le Musée Océanographique de Monaco semble un vaisseau ancré sur la côte avec des richesses extraites de tous les abîmes ; je l'ai donné comme une arche d'alliance aux savants de tous les pays.

L'édifice où nous sommes recueillera la quintessence du travail élaboré par l'Océanographie qui planera idéalisée sur ce vaste domaine universitaire au milieu du flot grandissant de la Science. Et je le confie à cette ville de Paris qui m'a enseigné le travail et dont l'esprit et le cœur ont si souvent dirigé l'esprit et le cœur de l'Humanité entière.

Discours de M. Maurice Faure Ministre de l'Instruction Publique.

Monsieur le Président de la République,
Monseigneur,
Mesdames,
Messieurs,

Parmi les devoirs qui incombent au ministre de l'Instruction publique, il n'en est pas de plus agréable à remplir que ceux dont l'objet est la glorification de la science et la consécration de ses progrès. Aussi est-ce pour moi une joie profonde en même temps qu'un grand honneur d'avoir été chargé par le Gouvernement de la République de prendre la parole à l'occasion de la cérémonie d'inauguration de ce splendide palais qui symbolise l'entrée définitive d'une science nouvelle dans le domaine normal de nos enseignements, grâce à la générosité d'un prince qui lui a consacré quarante années de sa vie laborieuse. (Applaudissements)

Monseigneur, vous avez voulu que l'Institut océanographique fût un établissement international régi par un conseil de perfectionnement où vous avez appelé les savants les plus éminents, assurant ainsi à votre œuvre toutes les garanties d'un long et fécond avenir. Mais vous avez aussi pensé que le plus sûr moyen d'accroître sa vitalité et de favoriser son action, c'était de le placer sous l'égide des lois françaises, aux alentours mêmes de cette illustre Université de Paris si largement ouverte à toutes les idées nouvelles, dans cette noble capitale que vous aimez et qui vous aime, non loin de cet Institut de France qui s'honore de vous compter parmi ses membres. (Applaudissements)

Vous avez tenu à élever ce palais au centre du vieux quartier latin, glorieux berceau de tant de découvertes, et vous conviez la jeunesse studieuse de tous les pays à venir y entendre les maîtres renommés dont les leçons vulgariseront la science qui vous passionne si justement : l'Océanographie.

Au nom de la France et de l'Université, je vous félicite, Monseigneur, et je vous remercie. (Applaudissements).

Soyez assuré que le monde savant, appréciant la beauté de votre initiative, saura rendre hommage à vos intentions en utilisant selon vos vœux l'admirable instrument de travail et de progrès que vous lui offrez si généreusement.

Messieurs, après une inoubliable cérémonie, prélude de celle dont nous sommes les témoins, s'ouvrirait, il y a quelques mois à peine, le splendide musée de Monaco où l'art le plus raffiné emprunte à la mer ses effets les plus décoratifs pour encadrer les merveilles scientifiques arrachées par le Prince Albert aux mystérieux abîmes des océans.

Là, sont rassemblés, dans de vastes aquariums, les êtres de tous genres qui peuplent les profondeurs marines, et de magnifiques laboratoires y facilitent les expériences les plus diverses sur la physique et l'histoire naturelle de la mer.

Ici comme à Monaco, la préoccupation du Prince a été de réaliser l'union de l'art et de la science en installant des salles de travail claires et spacieuses munies de l'outillage le plus moderne et le plus perfectionné.

Mais le rôle de l'Institut parisien est tout différent de

celui du musée monégasque. Il a pour but essentiel de mettre en valeur les matériaux recueillis au cours des croisières océanographiques et de faire connaître par des cours didactiques les résultats acquis au prix de tant d'efforts.

Les deux institutions se complètent ainsi très heureusement l'une par l'autre. Elles sont en quelque sorte les deux moitiés d'une même unité scientifique toutes deux orientées vers la recherche et la démonstration de la vérité, en vue du développement méthodique de la science de la mer.

Et soyez persuadés, Messieurs, que la philosophie n'y perdra point ses droits. L'examen et la libre critique des plus hautes questions dont se préoccupe l'esprit humain trouveront dans ces deux instituts les plus précieux éléments d'étude. N'est-ce pas en effet dans les profondeurs marines que les découvertes les plus récentes de la science nous conduisent à rechercher l'origine même de la vie ?

Placés à la source même de documents d'un prix inestimable, les naturalistes auront à leur disposition, dans les collections et les laboratoires, les matériaux les plus rares et les plus variés.

A côté de ces problèmes, il en est d'autres d'un ordre plus modeste dont la solution présente un réel intérêt pratique. Ce sont ceux qui ont trait aux industries de la mer et à la pêche. L'Institut océanographique s'y consacrera très utilement en exposant au grand jour les lacunes de nos connaissances, en indiquant les moyens de les combler et en déterminant les méthodes les plus propres à améliorer le sort des pêcheurs et celui de toutes les populations maritimes.

Messieurs, en présence d'une institution si nouvelle, peut-être quelques esprits timorés ou sceptiques mettront-ils en doute le succès de ces enseignements et craindront-ils que la jeunesse studieuse s'en désintéresse. Que les amis de la science océanographique se rassurent. Avant de prendre une décision définitive, le Prince a tenu à organiser à la Sorbonne des cours réguliers, à se rendre compte avec certitude des résultats qu'il était en droit d'espérer. Et c'est seulement après une décisive expérience de six années qu'il a résolu d'édifier ce palais et d'y installer définitivement l'Institut océanographique.

N'ayons aucune crainte pour son avenir. Bien que ses fondations reposent sur l'argile du sol de l'Île-de-France, l'Institut de Paris est assis sur des bases solides comme le musée qui se dresse là-bas, au bord de la mer bleue, sur le rocher de Monaco, (Vifs applaudissements).

Discours de M. Armand Gautier

Président de l'Académie des Sciences.

Monsieur le Président de la République,
Monseigneur,
Mesdames,
Messieurs,

L'Académie des Sciences est heureuse de pouvoir apporter ici son témoignage public de gratitude au généreux fondateur de la Maison que nous inaugurons aujourd'hui. La mer et tout ce qu'elle comporte d'inconnu a toujours préoccupé les hommes : des efforts des marins et des savants est née la science de l'Océanographie, et, pour la célébrer en cette occasion, je voudrais vous rappeler les progrès dont elle est redevable aux membres de notre Compagnie.

Lorsque l'Institut fut reconstitué, en 1803, par un décret de Bonaparte, Premier Consul, il inscrivit sur ses listes les noms de deux grands marins : Antoine de Bougainville et Claret de Fleurieu.

De Bougainville avait exploré en tous sens l'Océan Pacifique, découvert l'archipel des îles Malouines, abordé le premier à Taïti, réuni d'innombrables et précieuses observations. De Fleurieu avait étudié surtout les courants marins et leur influence sur la marche du navire, perfectionné les montres marines, rectifié sur bien des points les données hydrographiques.

C'est à Beautemps-Beaupré et Dortet de Tesson, qui leur succédèrent à l'Académie des Sciences, que nous devons les premières bonnes cartes marines. Beautemps-Beaupré releva toutes les côtes de France ; Dortet de Tesson dressa celles du nord de l'Afrique, et, plus tard, à bord de la frégate *La Vénus*, de Brest, au cap Horn et au Kamtchatka, il recueillit les plus utiles documents océanographiques et météorologiques. Peu d'années après, en 1817, sur la corvette *L'Uranie*, notre ancien confrère de Saulses de Freycinet faisait, avec plusieurs dévoués savants, ses collaborateurs, son « Voyage autour du Monde ». Treize volumes furent consacrés par lui à relater les observations d'hydrographie, de géographie, de magnétisme terrestre, d'histoire naturelle, faites durant les 34 mois de cette fructueuse navigation.

A son tour, de 1822 à 1825, Duperrey exécutait un grand voyage autour de la Terre. Il dressait les cartes des archipels Dangereux et des îles de la Société, établissait la configuration de l'équateur magnétique, entreprenait l'étude méthodique des marées et de l'établissement des ports.

C'est aussi sous les auspices et avec les Instructions de l'Académie des Sciences que se firent peu d'années après les voyages de Dumont-Durville sur *L'Astrolabe* et *La Zélée*. Nos savants marins rapportèrent de 38 mois de cette périlleuse navigation d'innombrables cartes et plans de mouillages et de mers alors mal connues, monument scientifique longtemps consulté par les navigateurs de tous les pays.

Vers la même époque, à la suite du terrible naufrage de *La Méduse*, Roussin, qui devint amiral, ministre de la Marine et membre de l'Institut, dressa la carte hydrographique de l'ouest de l'Afrique et, plus tard, celle du Brésil sur plus de 1.300 lieues de côtes.

Je ne puis que signaler, dans cette rapide revue, les noms de nos confrères les amiraux Paris, Jurien de la Gravière, de Jonquières. Ils se sont occupés plutôt de navigation et de construction de navires que d'océanographie. Mais comment oublier l'amiral Mouchez qui, après avoir sillonné en tous sens les mers de la Chine, de l'Inde et de l'Océanie, couru au fond de l'Océan Austral observer à l'île Saint-Paul le passage de Vénus, fait au cours de ses longs voyages les relevés de géographie maritime les plus sûrs grâce aux méthodes astronomiques qu'il cultivait particulièrement, devint le directeur de l'Observatoire de Paris et entreprit l'audacieuse exécution de la Carte du Ciel avec ses 50 millions d'étoiles, monument magnifique de l'Astronomie, cette sœur aînée de la Géographie et de l'Océanographie.

Toutefois ceux qui parmi nous se sont préoccupés des grands problèmes de la mer n'ont pas tous été des navigateurs.

L'étude des marées, la détermination du niveau moyen des mers en chaque point du globe, la connaissance des courants marins superficiels ou profonds, la densité, la salinité, la température de la mer aux divers niveaux, ses échanges avec l'atmosphère, son influence sur les climats, les migrations des animaux qu'elle héberge, la composition de ses eaux et les moyens d'en tirer un parti industriel, les mystères que nous cachent les abîmes de l'Océan, tous ces problèmes ont fait le sujet de travaux des membres de notre Compagnie. Chacun évoque leurs noms estimés ou illustres.

Le phénomène des marées, étudié par les astronomes, et plus particulièrement par Delaunay qui essaya d'en donner la théorie en 1843, semble défier tous les calculs. Le niveau de la mer varie, en chaque point, d'un instant à l'autre. Les eaux des océans sont soumises à des oscillations périodiques diurnes, mensuelles, annuelles que compliquent la direction des vents, les courants, la configuration des côtes. La connaissance de ces marées est essentielle pour la navigation ; mais ce qui intéresse plus particulièrement le géographe, le géologue et le géodésien, c'est la détermination du niveau moyen de la mer en chaque station et ses relations avec les autres points du globe. Ce niveau est-il fixe ? Suit-il partout la courbure de la Terre ? Est-il le même pour toutes les mers ?

Grâce à son médiamarémètre, notre confrère, M. Lallemant, est parvenu à démontrer l'uniformité du niveau des mers, à quelques centimètres près, sur toutes les côtes de nos continents. Le niveau moyen annuel de l'Océan est ainsi devenu le zéro commun de tous les nivellements européens. De sorte que cette surface de la mer, si essentiellement mobile, nous fournit le seul repère fixe, facile à retrouver, partout, qui permet de mesurer, pour chacun des points des continents ou du fond des mers, les exhaussements ou les tassements du sol terrestre si fixe en apparence, mais en réalité essentiellement mobile.

La connaissance des courants superficiels ou profonds qui parcourent les océans a le plus grand intérêt au point de vue de la Physique du globe, de la météorologie, de la navigation, de l'industrie de la pêche. Ces courants ont fait le sujet de l'étude d'un grand nombre de marins, souvent nos Associés ou nos Confrères. On a essayé de les expliquer par la différence de densité des eaux, ou de leur température plus basse aux pôles qu'à l'équateur. Agassiz en fit une étude approfondie ; Faye les rattachait à ses mouvements tourbillonnaires ; pour Bouquet de la Grye ils sont en relation avec la densité des eaux de la mer, variable avec la température et la salinité. Les nappes profondes qu'ils transportent glissent le long de pentes liquides, relativement au repos, dans un sens qui tend à amener l'égalité de pression en chacune des couches de niveau, celles-ci se superposant à peu près

régulièrement par ordre de densité décroissante depuis le fond jusqu'à la surface.

Quant aux courants superficiels ils ont été étudiés surtout, à l'époque moderne, par le fondateur de l'Institut que nous inaugurons aujourd'hui.

De 1885 à 1889, de sa goélette *Hirondelle*, 1675 grands flotteurs métalliques, datés et numérotés, furent lancés, suivant quatre directions, à la surface de l'Atlantique nord. Beaucoup de ces flotteurs, recueillis plus tard en divers points du globe, permirent de déterminer la marche des eaux marines. Il fut ainsi démontré qu'à la surface de l'Atlantique elles parcourent un trajet circulaire autour d'un centre situé au sud-ouest des Açores. Le bord externe de cette vaste nappe gagne le grand banc de Terre-Neuve et, s'infléchissant au Sud, longe les côtes de l'Europe et de l'Afrique occidentale jusqu'à la hauteur des Canaries, puis va rejoindre le courant équatorial avec le bord septentrional duquel il se confond et, passant aux Petites Antilles, remonte au Nord-Ouest pour fermer le circuit en se raccordant avec le Gulf-Stream. Ce sont là des faits dont la navigation et les industries de la mer sont, en grande partie, redevables au Prince auquel, pour ces beaux travaux et ceux que je vais encore rappeler, l'Académie des Sciences conféra d'abord le titre de Correspondant en 1891, puis celui d'Associé étranger.

Les explorations des profondeurs des mers commencées, vers 1870, par les savants de la Suède, des États-Unis et de la Grande-Bretagne, furent reprises, de 1880 à 1882, sur les côtes de l'Europe, par un de nos confrères Alphonse Milne-Edwards, à bord du *Travailleur*, puis, en 1889, sur le vaisseau le *Talisman*, dans les grands fonds de l'Atlantique. Là où l'on avait imaginé la mort et la désolation, la vie débordait. « Nos filets, dit Milne-Edwards, remontaient des profondeurs remplis jusques au bord. » On retrouvait dans les abîmes les animaux les plus singuliers et jusqu'aux types disparus, croyait-on, depuis les temps géologiques. C'est au Prince Albert de Monaco que revient le mérite d'avoir, par des moyens plus perfectionnés encore, poursuivi ces recherches à bord de la *Princesse-Alice* et permis à une série de jeunes savants, ses collaborateurs, de nous faire connaître les hôtes extraordinaires de ces mystérieuses contrées. Je laisse, à mon ami M. Perrier, le soin de vous entretenir, tout à l'heure, de ces pêches miraculeuses.

A l'initiative de Coste, de Ch. Robin et de Lacaze-Duthiers, nos anciens confrères, nous devons la création des *Stations aquicoles et des Laboratoires maritimes* qui ont rendu et rendent de si grands services à la pêche, à la pisciculture et à la zoologie. Des établissements qui furent fondés à la suite, le plus beau, peut-être, avec celui de Naples, est le Musée océanographique de Monaco et son superbe aquarium ouverts l'an dernier aux recherches des savants de toutes les nations.

La mer nous offre encore d'autres merveilles et d'autres richesses. Vous ne pardonneriez pas à un chimiste français d'oublier que c'est de ses eaux qu'un jeune étudiant en pharmacie de Montpellier, son compatriote et plus tard son collègue, Balard, sut extraire un élément nouveau, le brome, dont l'utilisation est aujourd'hui universelle. C'est aussi des eaux de la mer que Balard parvint à retirer, après de longues et patientes recherches, la potasse et la magnésie nécessaires à l'agriculture et à l'industrie. Longtemps l'usine de Salindres, qu'il avait fondée, a pu, grâce à lui, rivaliser avec les célèbres mines allemandes de Stassfurth, et les richesses de nos mers modernes suppléent encore à celles qu'ont accumulées les mers géologiques.

Le réservoir inépuisable des océans nous fournira-t-il d'autres principes aussi précieux : l'iode que jusqu'ici seules les algues marines ont su en extraire utilement ; le phosphore que j'y ai signalé en notable proportion dans une matière colloïde azotée, premier stade peut-être des agglomérations moléculaires qui, telle que le *batybius*, marchent vers l'état organisé ? La mer nous rendra-t-elle jamais cette azote ammoniacal, que notre confrère M. Schloësing a montré se partager entre elle et l'atmosphère ? Et dans cet air marin lui-même, dans son iode, ses chlorures, dans les rayons actiniques qui le traversent, trouverons-nous un jour le secret de l'action vivifiante et tonique du séjour à la mer ? Enfin et surtout dans les profondeurs des océans trouverons-nous peut-être le secret de la vie naissante, ou du moins, déterminerons-nous l'influence que joue sur la constitution et le fonctionnement des êtres vivants, les pressions énormes qu'ils y supportent ? Toutes ces questions que j'évoque rapidement ou successivement font l'objet des méditations et des recherches des membres de notre Académie ; ce sont celles qu'on approfondira tôt ou tard dans cette Maison.

C'est donc avec un sentiment de vive sympathie que l'Académie des Sciences prend part aujourd'hui à l'inauguration de l'Institut océanographique. Elle fait des vœux pour sa prospérité et sa popularité. Elle est heureuse de joindre à ces vœux les remerciements qu'elle adresse à Celui qui, avec tant de dévouement et de générosité, a voulu consacrer sa vie aux études océanographiques et vient d'élever ce Temple magnifique à la science des choses de la mer.

Discours de M. Liard

Vice-recteur de l'Université de Paris.

Monseigneur,

Il y a quelques mois, nous étions vos hôtes, à Monaco, et nous inaugurons l'immense et puissant palais que vous avez construit, sur votre roc héréditaire en face du palais de vos ancêtres, pour recevoir, méthodiquement rangées, les dépouilles rapportées par vous de vos expéditions savantes.

Aujourd'hui, nous voici de nouveau autour de vous, à Paris, sur le plateau de la colline sacrée où furent tour à tour, au cours des siècles, les écoles théologiques, les écoles scolastiques, les collèges de Belles-Lettres de l'Université de Paris, où sont maintenant, chaque année plus nombreux, les ateliers de ses savants, et c'est encore un palais de la science, nouveau don de votre munificence, que nous inaugurons.

Ces deux palais, vastes, somptueux, outillés à la perfection et parés en beauté, sont chacun, comme vous l'avez voulu, la pièce complémentaire de l'autre, et les deux réunis forment un établissement unique au monde : à Monaco, avec les grands aquariums et les salles de musée, les collections vivantes et mortes qu'alimente et qu'enrichit sans cesse l'activité de vos laboratoires flottants, de vos dragues et de vos scaphandres ; ici, au milieu des écoles, l'Institut d'enseignement, pour répandre et populariser la science océanographique, et surtout pour lui assurer, par des études vraiment supérieures, un recrutement continu de jeunes savants.

En qualité de première et antique occupante, l'Université de Paris, dont vous devenez le voisin, vous souhaite la bienvenue sur la montagne Sainte-Geneviève.

Vous êtes pour elle un voisin dont elle est fière. C'est en effet chose unique qu'un Prince souverain faisant de la science sa vocation. Marin d'instinct et d'éducation première, vite vous avez reconnu que parallèlement à la description et à la science de la terre, de tout temps appelée *Géographie*, il y avait lieu de constituer une description et une science de la mer, qui serait l'*Océanographie*, et pénétré d'un enthousiasme durable à la vision de cette œuvre immense et variée, entrevoyant dès le début sa grandeur, ses beautés, ses hasards et ses périls, entrevoyant aussi quelle lumière elle porterait sur certaines parties ténébreuses de la nature, et de quelle utilité pratique elle pouvait être pour certains groupes d'hommes, navigateurs, marins, pêcheurs, vous avez donné tout de vous à la constitution de cette œuvre, vos ressources de Prince, et ce qui vaut beaucoup plus, votre être tout entier, votre âme à la fois rêveuse et énergique, votre intelligence réaliste, éclairée d'idéal, vos hérités d'homme de guerre et votre raison d'homme de paix.

L'Université de Paris sait aussi, Monseigneur, que vous êtes un voisin duquel elle n'a que de bons offices à attendre. Déjà elle a eu des preuves de votre libéralité. Elle n'oublie pas qu'au moment où se négociait l'achat par elle de ce vaste terrain où vont pousser tour à tour son Institut de Chimie, son Institut de Radium, et, plus tard, parallèlement à votre Institut d'Océanographie, son Institut de Géographie, votre intervention fut décisive, et que, sans une donation de vous, cette belle combinaison eût échoué tout près du port.

Aussi, Monseigneur, est-elle heureuse de saluer en vous un bienfaiteur.

Discours de M. Perrier

Directeur du Muséum d'Histoire Naturelle.

Monseigneur,

Pour la seconde fois, en moins d'un an, Votre Altesse Sérénissime convie tous ceux qui s'intéressent aux grandes et nobles choses, à l'inauguration d'un Palais nouveau, destiné à faire progresser, sinon à créer une science qui Lui est chère. A Monaco, dans un décor féérique, nous avons vu — inoubliable spectacle ! — l'Europe entière représentée par les diplomates, les marins, les savants les plus qualifiés, se presser autour du magnifique berceau où elle essayait ses premiers pas et que la mer avait orné de ses présents les plus pré-

cieux ; aujourd'hui, en plein Paris, sur le sommet de cette montagne Sainte-Geneviève où s'est déroulée depuis des siècles toute la vie universitaire dont la vieille Sorbonne et les écoles qui l'entourent ont été le centre, elle vient prendre droit de cité !

Au nom du Muséum National d'Histoire Naturelle, le doyen des Établissements purement scientifiques de France, au nom des naturalistes français qui sont depuis l'origine les collaborateurs assidus et dévoués des grandes entreprises de Votre Altesse, qu'il me soit permis de souhaiter la bienvenue au nouveau-né.

A peine, aussi bien, ce souhait est-il utile.

Monsieur le Président de la République,
Mesdames,
Messieurs,

En créant cet Institut, ce n'est pas seulement la reconnaissance de la Science française que s'est méritée S. A. S. le Prince de Monaco ; c'est la reconnaissance universelle. L'Institut Océanographique est ouvert dès maintenant aux savants de tous les pays et, pour bien marquer le caractère de son œuvre, le Prince a voulu que son extension et son avenir fussent assurés par un Comité international composé des savants qui dans les divers pays ont pris le plus de part aux progrès de nos connaissances océaniques, et des hommes illustres qui ont bien voulu mettre leur influence au service de ces progrès.

L'Océan, en effet, n'appartient à personne. Non seulement il échappe à toute domination, mais il semble le véritable possesseur de tous les continents ; il les enserre, les étroit, les maintient captifs, dirait-on, parmi ses vagues follement capricieuses qui parfois les caressent doucement, comme ferait une tendre mère, parfois, se précipitant contre eux en assauts furieux, les déchirent, les brisent, les émettent, renversent les barrières qui les défendaient... et les eaux conquérantes reprennent ainsi, d'un seul coup, pour des siècles, ce qu'elles avaient lentement et péniblement édifié.

Émergeant discontinus à la surface de l'Océan, nos continents font mine de gigantesques épaves pour toujours dissociées ; lui seul est la véritable unité par laquelle ils demeurent en perpétuel contact, par laquelle ils sont maintenus solidaires, par laquelle, aux jours de cataclysme, ils se transmettent leurs vibrations, et qui est sans cesse occupée à réparer de son mieux l'injuste distribution de la chaleur solaire, résultant des conditions astronomiques actuelles de notre Globe. Il dissout cette chaleur, la répartit uniformément dans sa masse, la restitue ou la reprend suivant qu'il en est besoin, tempérant les ardeurs tropicales et, parce qu'il embrasse la Bretagne de trois côtes, lui procure le bénéfice de cette floraison de la Côte d'Azur qui jadis enthousiasma Lamarck lorsqu'il montait la garde à Monaco, dotant ainsi la France d'un génie et l'humanité d'un grand novateur,

Déterminer la voie que suit cette chaleur lorsqu'au lieu de diffuser lentement, elle court, pour ainsi dire, à la surface des mers et s'empresse vers les pôles pour en limiter les glaces, fut un des premiers problèmes que chercha à résoudre l'ainé des yachts de Votre Altesse : l'*Hirondelle* ; le Gulf-Stream, le grand courant qui brasse l'Atlantique fut alors exactement repéré. Un autre problème se pose aujourd'hui.

L'Océan semble s'arrêter aux côtes, mais son action s'étend bien au delà. Il a un ministre actif et présent partout : l'atmosphère. S'il paraît être dominé par lui lorsque souffle la tempête, lorsque de rapides rafales, donnant de front sur sa surface, la creusent, la refoulent et en font jaillir les vagues qu'elles chassent devant elles dans une course effrénée à laquelle rien ne résiste, ce n'est pas lui qui obéit, c'est lui qui s'agit et mugit, lui qui métamorphosé en subtile vapeur a pénétré l'atmosphère, y retient une partie de la chaleur solaire, laisse l'autre passer librement ou se ramasse en nuage, pour lui barrer la route, et, cette fois, dédaigneux de justice et d'équité, dispense, au gré de cette fantaisie que les météorologistes n'ont pas encore domptée, la pluie ou le beau temps, la grêle et les orages ou les purs rayons du soleil. Qui sait si les ballons-sondes que le Prince a chargés d'interroger l'atmosphère ne nous apprendront pas un jour que ses fantaisies ne sont qu'apparentes, que la météorologie a ses lois comme les autres sciences et que les mouvements de l'air ne sont pas plus irréguliers que le cours des fleuves.

Dès lors, le maniement des aéroplanes et des ballons dirigeables ne sera plus qu'un jeu d'enfant ; les routes du ciel largement ouvertes supprimeront ces frontières qu'il nous faut aujourd'hui si jalousement et si coûteusement garder ; le tumulte même des vagues et de l'ouragan apparaîtront, non plus comme un effrayant

désordre, mais comme une harmonie nouvelle. Peut-être, Monseigneur, quand ce beau rêve sera réalisé, Votre Altesse regrettera-t-elle, en évoquant ses souvenirs, qu'une science dotée par Elle ait enlevé à la navigation, désormais vouée à une régularité algébrique, ce charme de l'incertain et cette poésie que la bravoure sait trouver dans les menaces du danger.

Parties de l'Océan, après un voyage aérien, les eaux du ciel y retournent pour une grande partie, mais après quel gigantesque travail ! Du faite des hautes chaînes de montagnes qui les ont cueillies au passage sous forme de neige et s'en font une parure souvent éternelle quoique toujours renouvelée, elles glissent le long des vallées, s'y pressent, se transforment en glace et, continuant leur route, burinent leur lit de roches, reviennent à l'état liquide pour aller rejoindre les eaux de pluie qui ont ruisselé sur le sol, entraînant ses parties meubles, dégradant et peu à peu nivelant les montagnes. Elles viennent s'ajouter à celles qui l'ont imprégné, pénétrant dans ses profondeurs, pour réapparaître sous forme de sources, après lui avoir enlevé tout ce qu'elles pouvaient dissoudre, et creusé dans sa masse d'énormes excavations que de scintillantes stalactites transforment en palais de fées. Tout cela, roulé par les fleuves, retourne à la mer. Les nuages et les pluies ne sont, en effet, que des émissaires de ce puissant monarque, l'Océan, qui s'en vont reprendre à la Terre ce qu'il lui a donné et le lui rapportent fidèlement. Quelques-uns s'arrêtent en route, retenus en gage par la Terre elle-même qui ne les rend plus, de sorte que la vaste coupe océanique est vidée d'autant. De ce fait la sature de l'eau de mer est-elle altérée et ses variations ont-elles influencé la forme et l'organisation des êtres qui l'habitaient ? L'absorption lente de l'eau par la Terre menace-t-elle de dessécher un jour les abîmes océanographiques et de faire de notre riante et fertile planète un bloc inerte et sans vie, comme l'est actuellement la Lune ? Cet Institut est outillé pour préparer une réponse à ces questions.

Rassurons-nous d'ailleurs : ce jour de mort universelle est certainement aussi loin de nous que nous le sommes de l'époque où, suivant la parole de la Genèse, l'aride fut séparé des eaux. D'ici là, le travail demeuré si longtemps impénétrable qui se poursuit sans trêve au sein de l'Océan, aura le temps d'accomplir bien des merveilles.

La mer, pour les anciens, c'était, la grande énigme. Leur imagination la peuplait de dieux et de monstres ; ils avaient entendu la voix enchantée des Sirènes et les sonores appels des conques des Tritons ; Vénus, la radieuse Vénus de Lucrèce, créatrice de tous les êtres, était sortie de son sein pour répandre la fécondité sur la Terre, mais les eaux mystérieuses avaient gardé une part de la puissance créatrice ; elles étaient, tout au moins, le grand réservoir où les germes venus de partout se cherchaient, s'assemblaient au hasard des rencontres, formant tantôt de magnifiques créatures, tantôt des êtres déconcertants comme l'hippocampe où s'associent une tête et un corps heureusement minuscule de cheval à une queue de serpent. Ces produits de la mer, nous les connaissons aujourd'hui, et ils n'ont rien de divin, ni rien de désordonné. Les chaluts, les dragues, les filets, les pièges du *Lightning*, du *Porcupine*, du *Hassler*, du *Challenger*, du *Blake*, de l'*Albatros*, du *Travailleur*, du *Talisman*, de l'*Hirondelle*, des deux yachts *Princesse-Alice*, de la *Belgica*, du *Caudan*, du *Pourquoi-pas* ? D'autres encore sont allés les chercher de la surface au plus profond de l'Océan et toute une féerie que nul n'aurait osé rêver s'est étalée à nos yeux. Lorsqu'il s'embarqua à bord du *Hassler* pour explorer les côtes de l'Amérique du Sud, Louis Agassiz, enthousiasmé par les résultats de ses premiers coups de drague, s'attendait à voir surgir des eaux tous les êtres des temps passés que l'on croyait disparus et qui gardaient dans les abîmes le secret de la première Création. Ces témoins de l'aurore de la Vie ont bien disparu pour toujours, mais c'est une vie nouvelle, insoupçonnée, qui nous a été révélée.

La Vie c'est l'œuvre du Soleil ; ce sont ses rayons qui portent partout la joie et la fécondité ; qui fabriquent, avec les plantes pour instruments, les seules substances capables d'être transformées en chair ; comment admettre que des animaux aient pu se résigner à vivre loin de lui, jusqu'à six ou huit milles mètres de profondeur, sans lumière, sans chaleur, sans aliments autres que les résidus qui tombent sans cesse de la surface, ou ceux dont M. Armand Gautier a surpris la lente synthèse au sein même des eaux, car la paix règne dans les abîmes et les carnassiers y sont rares ?

L'in vraisemblable s'est trouvé pourtant la réalité. Seuls, les grands fonds de la Méditerranée sont à peu près déserts, peut-être parce que leur température est favorable à la putréfaction ; partout ailleurs vivent des êtres étranges, manifestement adaptés à la vie abyssale,

comme d'autres auxquels ils ressemblent parfois, flottant ou nageant loin des côtes, sans jamais atterrir, ont été graduellement façonnés par les conditions mêmes de cette existence en pleine mer. Admirablement préparée pour charmer les yeux et donner l'illusion de la vie, toute cette faune est réunie au Musée Océanographique de Monaco, mais ce qu'on ne peut voir dans ses galeries — et ce qui a été pour tous la plus extraordinaire surprise — c'est que ces animaux des ténèbres sont en grand nombre des générateurs de lumière. Un simple clair de lune suffit à noyer la lueur de notre modeste ver luisant; la gamme de l'intensité lumineuse s'élève dans les abîmes de celle d'une simple veilleuse à celle d'un phare capable de tout illuminer autour de lui. La vie emporte ainsi jusqu'au plus profond des abîmes quelque chose du Soleil. A toutes les profondeurs, elle est d'ailleurs capable de se résoudre en rayons. Les soirs d'été, sur une mer tranquille, chaque coup d'aviron heurte des centaines d'animaux d'où jaillissent des gerbes d'étincelles et, par les sombres nuits orageuses, quand la mer n'est encore secouée que d'un simple clapotis, ces étincelles vivantes illuminent à perte de vue les crêtes des vagues, se confondent vers l'horizon, si bien que la pâle lumière du jour mourant semble s'être attardée dans les flots. Que de choses à apprendre encore de cette chimie mystérieuse, née de la lumière qui s'anéantit, pour ainsi dire dans ses œuvres et ressuscite ensuite, modifiée sans doute, mais toujours rayonnante!

La zone maritime dans laquelle elle travaille n'a pas plus de 400 mètres d'épaisseur. Au delà il n'y a plus que ténèbres; l'eau a retenu tous les rayons du spectre solaire avoisinant le rouge et réfléchi tous ceux qui lui donnent sa teinte d'un bleu si profond et si intense quand elle est pure. Cette zone de 400 mètres, est celle d'où toute vie est partie; c'est encore la seule où puissent prospérer les grandes algues fixées au fond et les microscopiques algues flottantes qui sont l'unique source d'où les aliments puissent se répandre de proche en proche jusque dans les grands fonds, soit en demeurant à l'état végétal, soit après avoir été transformés en substance animale.

Que se passe-t-il dans cette Zone?

C'est là que vivent en abondance parmi les algues microscopiques une infinité de larves minuscules, une multitude de petits animaux vivant de ces algues. Tout cela constitue ce que Hæckel a nommé le *plankton*. Or ce plankton est lui-même la nourriture préférée des tout jeunes Poissons, des anchois, des sardines, des harengs qui arrivent par bandes à la provende. Ces bandes sont suivies par celles des poissons carnassiers: les maquereaux, les thons, les germons, les bonites, et ceux-ci à leur tour sont pourchassés par les requins et les marsouins. L'abondance du plankton emplit donc les filets des pêcheurs; elle fait régner parmi eux l'aisance et la joie, elle épargne, du même coup, aux hommes politiques le souci d'apaiser la mauvaise humeur qui gagne les marins quand la pêche ne rend plus. Aussi attache-t-on tant d'intérêt à connaître les conditions de son développement, que son étude est devenue une œuvre internationale à laquelle cet Institut ne pourra manquer de prendre une part brillante. On sait déjà, tout au moins, que des eaux claires, une douce chaleur, un ciel pur sont les premières conditions du développement des algues microscopiques dont l'active multiplication sous les rayons du Soleil entraîne tout le reste. C'est donc, en somme, le Soleil qui suscite les voyages des bancs de Poissons, détermine leur route et, par une conséquence inattendue, embrume, tourmente ou rassérène le ciel parlementaire quand vient en discussion devant les Chambres le budget de la marine. Que les Océanographes arrivent à déterminer les lois des migrations des Poissons et à prédire leurs déplacements, aucun orage, de ce chef, ne sera plus à craindre.

Après avoir étudié l'action solaire qui domine tout de si haut, ils seront sans doute conduits à se préoccuper aussi de la Lune. Son rôle ne se borne pas à soulever, de concert avec le Soleil, la vague puissante qui deux fois par jour parcourt tout l'Océan, en produisant les marées. Plus de phénomènes biologiques qu'on ne croit sont demeurés sous son influence; les périodes lunaires reviennent fréquemment dans les périodes de reproduction, et ce n'est pas sans étonnement que les naturalistes ont dû reconnaître que les phases de la multiplication d'un ver marin, célèbre pour cela, le Palolo, suivaient exactement les phases de la Lune.

L'œuvre multiple et variée dont nous venons d'essayer de donner une idée est ce qu'on pourrait appeler l'œuvre dans l'espace de l'Océanographie; elle a aussi à accomplir dans le temps une œuvre analogue à celle de l'astronomie qui accumule des observations et dresse des cartes du ciel sans autre but que de fournir à nos descendants

lointains les moyens de déterminer quels voyages accomplissent les étoiles.

Le fond du Pacifique s'effondre-t-il faisant jaillir sur tout son pourtour, par cent bouches volcaniques, véritable cercle de feu, les matières fondues par la chaleur centrale, comme Darwin avait cru pouvoir le conclure de la constitution des récifs madréporiques?

Les régions les plus profondes des mers se préparent-elles à former le faite des futures chaînes de montagnes et se soulèvent-elles lentement pour émerger un jour, comme le pensent les géologues?

Des sondages précis, multipliés et strictement repérés, fixant les reliefs actuels des vastes espaces couverts par les eaux, pourraient seuls fournir aux géologues de l'avenir la solution de ces problèmes.

Dans l'espace comme dans le temps, la tâche de l'Océanographie est donc colossale; elle est telle qu'une organisation scientifique internationale comme celle qui se complète aujourd'hui peut seule y suffire. Nous savons que ce ne sera pas la dernière œuvre d'une munificence qui ne se lasse pas. Les origines de l'humanité commencent à sortir de l'ombre de leur lointain passé; bientôt seront réunis en un seul faisceau, dans un Institut frère de celui-ci, tous les efforts qui peuvent l'y aider, et le Muséum National d'Histoire Naturelle a des raisons toutes particulières d'en être reconnaissant au Prince qui a si généreusement servi la Science.

Aussi bien de telles organisations ont-elles une portée plus large et plus haute que la connaissance des choses. La collaboration intellectuelle constante d'hommes de toutes les nations, de toutes les langues, de toutes les races, le sentiment profond de solidarité universelle qui s'en dégage est le plus sûr garant que, selon le vœu si souvent et si éloquemment exprimé par Votre Altesse, l'arc-en-ciel symbolique de la paix universelle, dont les premiers reflets encore incertains et mouvants estompent déjà les pointes des baïonnettes, resplendira un jour sur le monde.

PARTIE OFFICIELLE

Par Décision Souveraine en date du 23 janvier 1911, l'allocation de 2.000 francs, accordée à M. Félix Bonaventure à titre de bourse d'études à Paris, est supprimée.

PARTIE NON OFFICIELLE

Echos et Nouvelles DE LA PRINCIPAUTÉ

AVIS

Le Maire de la Ville de Monaco informe les électeurs que, conformément à l'Ordonnance Souveraine du 7 mai 1910, la liste électorale est déposée au Secrétariat de la Mairie, où les demandes en inscriptions ou en radiations doivent être formées, à peine de déchéance, dans le délai de quinze jours à partir de la publication du présent avis au *Journal de Monaco*.

Monaco, le 31 janvier 1911.

La fête de la Sainte-Dévote, patronne de la Principauté, a été célébrée, comme d'usage, jeudi soir et vendredi.

Le jeudi soir, un feu d'artifice a été tiré de la jetée et l'incendie traditionnel de la barque a eu lieu en présence de S. G. M^{gr} du Curel et de son clergé, tandis que la fanfare du Groupe d'Études se faisait entendre.

Le lendemain, une messe solennelle, où le Gouvernement était représenté par M. Berthet, conseiller d'État, a été célébrée à la Cathédrale. M^{gr} Belmont, évêque de Clermont, officiait. Dans le chœur avaient pris place M^{gr} Chapon, évêque de Nice; M^{gr} Daffa, évêque de Vintimille; M^{gr} Déchelette, prélat auxiliaire de l'Archevêque de Lyon; M^{gr} Villard, évêque d'Autun et M^{gr} du Curel, évêque de Monaco. La maîtrise a exécuté une messe de Widor.

Le soir, à 2 heures, la procession, à laquelle

assistaient les évêques, s'est déroulée à travers les rues de Monaco et de la Condamine où a eu lieu la cérémonie de la bénédiction de la mer.

Dimanche dernier a eu lieu la fête de clôture de la manifestation sportive organisée par le Sport Automobile Vélocipédique de Monaco.

Seize voitures sur vingt-trois engagées ont accompli régulièrement les itinéraires. Ajoutons que le règlement avait été combiné de telle façon qu'aucun accident ne s'est produit en cours de route.

A l'occasion de la clôture de leurs opérations, les membres du jury du Rallye se sont réunis, à midi, en un déjeuner intime à l'hôtel Bristol.

M. Fernandez, président de l'Automobile Club de Nice, représentant le Président de l'Automobile Club de France, présidait. Bien que le Gouverneur Général et le Maire ne fussent représentés à cette réunion intime qu'en la qualité de membres du jury, qu'ils avaient bien voulu accepter, MM. Noghès, président du Sport Automobile, et Le Boucher, président du Comité d'organisation du Rallye, avaient tenu à céder la droite et la gauche du président à M. Canu, délégué par S. Exc. le Gouverneur Général, et à M. Reymond, premier adjoint, délégué par M. le Maire.

Au dessert, M. Noghès a prononcé le discours suivant:

Messieurs,

Un déjeuner intime ne devrait pas comporter de discours. Mais ma qualité de président du Sport Automobile Vélocipédique de Monaco m'impose le devoir et l'agréable mission de vous remercier tous du concours efficace que vous avez apporté à la réalisation de la manifestation sportive organisée par notre Société.

Je prie M. Canu, que je suis heureux de voir ici représenter le Gouvernement, de transmettre l'hommage de notre respectueuse reconnaissance à Son Altesse Sérénissime pour le puissant appui qu'Elle a donné à notre Rallye Automobile International.

Je lève mon verre à la santé du Prince Albert I^{er}. Remerciements aussi à la Municipalité de Monaco, au Comité des Fêtes, à la Société des Bains de Mer de Monaco pour le gracieux concours que chacun, avec ses moyens, a apporté à la réussite de notre programme.

L'Automobile Club de France ne pouvait être mieux représenté que par le dévoué M. Fernandez. Il a présidé les opérations du jury avec une compétence remarquable. Il vaudra bien adresser au baron de Zuylen l'expression de notre vive gratitude et agréer pour lui celle de toute notre sympathie.

Merci à vous, Messieurs, qui représentez les Automobiles Clubs d'Europe; c'est grâce à leur concours que nous sommes arrivés au résultat d'aujourd'hui.

Veillez dire à vos présidents, à vos collègues, combien nous avons été touchés du bienveillant accueil qu'ils ont réservé à notre modeste Société et des précieuses indications qui nous ont été fournies par eux.

Nous tâcherons de mettre à profit tous les enseignements d'une première expérience pour que le Rallye de 1912 soit impeccable.

Vous avez, Messieurs les Membres du Jury, assumé une lourde responsabilité en acceptant cette charge. Nous n'ignorons pas les difficultés d'un classement dans une épreuve nouvelle. C'est pour cela que nous nous sommes adressés à vous, persuadés que votre savoir, votre impartialité méneraient à bien notre entreprise.

La presse a puissamment secondé nos efforts en annonçant notre randonnée qui a paru téméraire à bien des gens ne connaissant pas les sportsmen, mais nous n'avons pas hésité un instant sachant que toute tentative réalisable trouve toujours des adhérents dans le monde sportif.

Merci donc à la presse si bien représentée. J'ai gardé pour la fin les collaborateurs infatigables du S. A. V. M.; la Commission d'organisation du Rallye que M. Le Boucher a présidé avec une réelle compétence, un dévouement inlassable. Je l'en félicite chaleureusement.

A tout ceux qui ont prêté leur concours à cette manifestation internationale, je dis merci au nom de notre Société.

Malgré les intempéries de la saison (partout ailleurs qu'ici où notre soleil ne boude jamais), la distance, les mille difficultés rencontrées, notre œuvre commune a été, grâce à ces collaborations, couronnée de succès.

Permettez-moi, Messieurs, de lever mon verre aux concurrents et aux divers Automobiles Clubs représentant les divers Pays qui ont pris part au Rallye Automobile de Monaco.

M. Fernandez, au nom du baron de Zuylen, président de l'Automobile Club de France, a félicité M. Noghès, président du sport, et M. Le Boucher, président de la Commission d'organisation de cette manifestation sportive destinée, a-t-il dit, à resserrer les bons rapports sportifs internationaux. Ces sentiments, a-t-il ajouté, sont également ceux de l'Automobile Club de Nice.

Au nom des membres de la Commission du international. Ces sentiments, a-t-il ajouté, sont également ceux de l'Automobile Club de Nice. Rallye, M. Dichard a ensuite, au milieu de chaleureux applaudissements, offert comme souvenir un très beau service de verres, monture vermeil, à M. Le Boucher, président de la Commission d'organisation.

M. Le Boucher a, dans une aimable improvisation, exprimé ses remerciements pour le témoignage de sympathie dont il était l'objet. Il a fait l'éloge de ses collaborateurs et en première ligne de M. Charvet, secrétaire général, dont le dévouement et l'activité ne se sont jamais lassés, et sur lequel il est heureux de reporter une large part du mérite du succès obtenu.

La distribution des récompenses a eu lieu dans l'après-midi, sous la présidence de M. Fr. Roussel, Secrétaire d'Etat, chargé d'expédier les affaires courantes du Gouvernement. Les voitures ont défilé en présence d'une affluence considérable sur les allées du Boulingrin. Les récompenses ont été distribuées dans l'ordre suivant :

CLASSEMENT GÉNÉRAL.

- 1^{er} prix : M. H. Rougier, de Paris, qui a reçu 10.000 francs et le superbe bronze offert par S. A. S. le Prince Albert.
 2^e prix : M. S. A. de Aspiazu, de Paris, 5.000 francs.
 3^e — M. I. Beutler, de Berlin, 2.500 francs.
 4^e — M. R. Denoncieu, de Paris, 1.000 francs.
 5^e — M. Testa, de Bruxelles, 800 francs.
 6^e — M. H. Goldstuech, de Paris, 600 francs.
 7^e — Lieutenant Knapp, de Vienne, 500 francs.
 8^e — M. P. Parrau, de Paris, 400 francs.
 9^e — M. T. Desenfans, de Bruxelles, 300 francs.
 10^e — M. J. Mironneau, de Genève, 200 francs.
 11^e — M. Egon Trankl, de Vienne.
 12^e — M. Huet, de Paris.
 13^e — M. E. Davoust, de Paris.
 14^e — M. D. Giraud, de Genève.
 15^e — M. Lecoq, de Paris.

PRIX DE CONFORTABLE.

1^{er} prix : M. Rougier, qui reçoit la coupe en cristal, don de S. A. S. le Prince Héritaire; — 2^e prix : M. S. Beutler; — 3^e prix : M. Testa.

PRIX DE LA DISTANCE.

1^{er} prix : M. J. Beutler, de Berlin, qui reçoit le beau bronze de Dussart « Le Génie du Progrès », don de la Société des Bains de Mer; — 2^e prix : M. T. Desenfans, de Bruxelles; — 3^e prix : M. Testa, de Bruxelles.

VITESSE.

1^{er} prix : M. H. Rougier; — 2^e prix : M. A. de Aspiazu; — 3^e prix : M. H. Goldstuech.

NOMBRE DE PERSONNES TRANSPORTÉES.

1^{er} prix : M. I. A. de Aspiazu, qui gagne la Coupe Valencienne, monture vermeil, don de la ville de Monaco; — 2^e prix : Lieutenant Knapp; — 3^e prix : M. J. Beutler.

ÉTAT DE LA VOITURE.

1^{er} prix : M. I. Mironneau; — 2^e prix : M. I. A. de Aspiazu; — 3^e prix : M. P. Parrau.

A l'issue de la distribution des récompenses, un vin d'honneur a été offert aux concurrents dans un des salons du Café de Paris.

M. Roussel, au nom du Gouvernement, a félicité les concurrents aussi bien que les organisateurs de cette intéressante manifestation automobile.

M. Noghès a remercié le représentant du Gouvernement et a félicité les dames.

M. Rougier s'est fait l'interprète des concurrents et a remercié le Sport Automobile Vélocipédique de Monaco, et particulièrement M. Le Boucher, dont tous les concurrents ont pu apprécier l'autorité et la parfaite compétence.

Le lieutenant G. Gursner, de Vienne, a également porté un toast au Sport Automobile Vélocipédique de Monaco et a promis que les Autrichiens viendront plus nombreux l'année prochaine.

Le soir, un bal, offert par la Société des Bains de Mer dans la nouvelle salle de musique du Casino, a clôturé ces fêtes.

Aujourd'hui à 3 heures de l'après-midi, a eu lieu, sur le quai du Port, la pose d'une plaque commémorative destinée à rappeler les premiers vols à Monaco de l'aviateur Rougier.

Cette plaque porte l'inscription suivante :

« C'est d'ici que partit, le 3 Mars 1910, l'aviateur « H. Rougier, sur biplan Voisin, pour accomplir le « premier vol sur la Méditerranée et franchir pour la « première fois une montagne en évoluant au-dessus de « la Tête-de-Chien (600 mètres).

« Le Conseil Communal a décidé l'apposition de cette « plaque.

« Le Commandeur De Loth étant Maire. Janvier 1911. »

L'Administration des Postes et des Télégraphes nous demande d'insérer l'avis de concours suivant :

Avis de concours. — Un concours pour l'admission à l'emploi de commis de l'Office tunisien des Postes et des Télégraphes aura lieu à Tunis les 23 et 24 mars 1911.

Pourront y prendre part les jeunes gens français qui auront, à la date du concours, 18 ans au moins et 25 ans au plus. Pour les candidats comptant des services militaires, la limite d'âge est reculée d'une durée égale à celle de ces services, sans pouvoir dépasser 30 ans. Les candidats actuellement sous les drapeaux ne seront admis à concourir que s'ils sont libérables au plus tard le 31 décembre 1911.

Il sera fait une application stricte des dispositions ci-dessus et aucune demande de dispense quelle qu'elle soit ne sera prise en considération.

Les candidats devront adresser sans retard leur demande d'admission à concourir établie sur papier timbré à la Direction de l'Office postal, à Tunis, qui leur fera parvenir le programme du concours.

La liste d'inscription sera close le 20 février 1911 et aucune inscription nouvelle ne sera faite passé ce délai.

TRIBUNAL DE PREMIÈRE INSTANCE DE MONACO

Dans son audience du 24 janvier 1911, le Tribunal de Première Instance a prononcé les condamnations suivantes

G. T.-J., architecte, né le 7 mars 1871, à Monaco, y demeurant, six jours de prison pour voies de fait contre des agents de la force publique et outrage par paroles à un agent de la force publique;

L. V.-E., garçon livreur, né à Olivetta San Michele (Italie), le 7 novembre 1887, demeurant à Beausoleil, 25 francs d'amende (avec sursis), pour introduction de viande en fraude.

La Vie Artistique

REPRÉSENTATIONS D'OPÉRAS

SOUS LE HAUT PATRONAGE DE

S. A. S. LE PRINCE DE MONACO

Mefistofele.

En donnant comme pièce d'ouverture le célèbre *Mefistofele* d'Arrigo Boïto, M. Raoul Gunsbourg a sans doute pensé que rien ne pouvait être de meilleur augure pour le bon renom de sa nouvelle saison, que la réapparition d'une œuvre connue et aimée. Peut-être n'a-t-il point eu tort?

Et puis, ayant l'inappréciable bonheur de compter dans sa troupe, cette année encore, un artiste de la valeur de M. Chaliapine, il est assez naturel qu'il ait songé tout d'abord à présenter cet illustre chanteur dans un rôle où il s'est à ce point incarné que l'on peut affirmer, sans crainte d'être taxé d'exagération, qu'il l'a frappé à son effigie.

De *Mefistofele*, nous ne voyons pas trop ce que nous pourrions dire à présent. Les originales qualités du livret et de la partition sont familières à l'élite et à la foule et il est difficile de céler que

l'ensemble de l'ouvrage, beaucoup plus littéraire que musical, de caractère rigoureusement poétique, plait surtout par son côté absolument artistique, par la loyauté intelligente de la composition et de l'exécution et, aussi, par le très louable effort vers le beau et le grand qui s'atteste dans la plupart de ses pages.

En écoutant *Mefistofele* on est toujours grandement intéressé.

Certes, M. Boïto ne possède pas le charme souverain qui rayonne délicieusement sur la musique de Gounod; il n'a ni l'ampleur décorative, ni la violence de couleur, encore moins la puissance pittoresque du fougueux et génial de Berlioz; il ne peut rivaliser de splendeur mystique et beauté idéale avec Schumann; mais M. Boïto, en réussissant à ne point tomber dans l'imitation du *Faust* de Gounod, de la *Damnation de Faust* de Berlioz et du *Faust* de Schumann, a simplement accompli une manière de tour de force dont on ne saurait lui savoir trop de gré. Son œuvre est bien à lui. Et, comme dit le poète: Son verre est petit, mais il boit dans son verre. Ce qui n'est pas si commun que cela.

M. Chaliapine reste le *Mefistofele* fort et impressionnant qu'il était naguère. Son personnage, campé magnifiquement, est une façon de démon colossal tenant du Titan à peine sorti des gouffres chaotiques. S'il nous était permis de répéter ce que nous écrivions l'an passé, nous constaterions une fois de plus que le *Mefistofele* de M. Chaliapine n'est pas l'esprit du mal, mais plutôt une rudimentaire synthèse des instincts du mal. Agent de corruption, il prêche le mépris de l'humanité au nom de la matière dont il exalte véhémentement les jouissances immédiates et grossières. Sa plastique est superbe et au sabbat notamment, M. Chaliapine a des attitudes qui font songer à Michel Ange.

Hanté que nous sommes par l'image despotique du *Mefistofele* de M. Chaliapine, le souvenir des autres personnages de l'opéra de M. Boïto se brouille quelque peu en notre mémoire. Cependant il nous paraît que M^{lle} Edith de Lys manie avec adresse une voix ravissante, et n'est point dépourvue de grâce et de sentiment dramatique; que M^{mes} Deschamps-Jehin et de Courcy méritent de ne pas passer inaperçues; que M. Grassi a une voix de ténor d'une générosité toute italienne et sait s'en servir le et que M. Delmas est loin d'être indifférent dans un rôle qui l'est considérablement.

La décoration, la mise en scène, l'arrangement général sont dignes de louanges et l'orchestre, sous la volontaire et souple direction de M. Jehin, chef hors de pair, s'est fort distingué.

Applaudissements, bravos, rappels n'ont pas été épargnés à M. Chaliapine et à ses camarades.

La Vie de Bohème.

Paroles de MM. GIACOSA et ILLICA.

Musique de M. PUCCINI.

Entre *la Vie de Bohème* de M. Puccini et *la Bohème* de M. Leoncavallo, œuvres qui courent le monde depuis pas mal de temps, le choix éclairé de M. Raoul Gunsbourg s'est porté sur *la Vie de Bohème* de M. Puccini; tant mieux pour ce très aimable compositeur. Dans sa « comédie lyrique », M. Puccini, fidèle en cela au système qui prédomine actuellement dans la jeune école italienne, se contente, non de traiter, mais d'illustrer de notes une action réduite et aussi rapidement conduite que possible.

Dans *Cavalleria Rusticana*, M. Mascagni avait fourni un spécimen typique d'un ouvrage conçu et exécuté selon la formule en honneur par delà les Alpes. Seulement, M. Mascagni s'était attaché à un sujet sicilien, touché du rayon de soleil italien, mettant brutalement en relief certains côtés caractéristiques des mœurs de sa patrie. L'ensemble de l'ouvrage, plus bâclé que soigné, présentait un je ne sais quoi de commun dans la violence, mais il s'en dégagait un sentiment dramatique confus, fort insuffisant, cependant, pour justifier l'extraordinaire

vogue dont jouit *Cavalleria Rusticana* en Europe et ailleurs.

En dépit de toutes les critiques que l'on pouvait justement lui adresser, M. Mascagni s'affirmait Italien, rien qu'Italien, et c'est bien quelque chose de savoir rester de son pays par le temps d'imitation qui court.

M. Puccini, lui, attiré par le train de nouveauté régnant au dehors, reniant la formule sans gêne qui satisfait longtemps la foule moutonnaire et fortement impressionné par les exquises productions inspirées de M. Massenet, notamment, ne s'est pas assez défié, dans sa *Vie de Bohème*, du charme exercé sur lui par le compositeur le plus féminin dont s'honore la France. Sa partition manque de personnalité. Et, tout en reconnaissant qu'elle est de tendance moderne, d'une forme parfois intéressante et que son orchestre est beaucoup plus savoureux que l'orchestre de M. Mascagni, on est forcé de s'apercevoir que, pour atteindre à l'effet, le musicien procède par brusques oppositions, par « sauts et gambades ». Sans que l'on sache trop pourquoi, souvent, et sans que la situation l'exige, les cuivres se déchaînent avec furie, puis, subitement, l'orchestre s'apaise, ne se permettant plus que de petits bruits sans signification où domine la flûte ou l'instrument si drôlement appelé « guitare hydrolique » par Gozlan. Les idées originales sont en si petit nombre que, malgré soi, pour être sûr de ne pas les oublier, on se sent pris du désir d'imiter cet Anglais qui, assistant à la représentation d'une tragédie bourgeoise, faisait un nœud à son mouchoir pour se rappeler un vers qui l'avait frappé. La partition, un peu trop dénuée de musique de M. Puccini, n'est point désagréable à entendre; elle possède une grâce facile de nature à satisfaire les moins difficiles, mais à nos yeux du moins, elle a un défaut capital : elle n'est pas franchement italienne.

Quand Verdi écrivit *Falstaff*, il demeura Italien; mais un Italien de son époque, ne niant pas la lumière, n'estimant pas, au couchant d'une vie glorieuse, avoir atteint les sommets de son art, et rêvant d'arracher la musique, du pays dont il était l'orgueil, à l'ornière de banalité et de pauvreté harmonique où elle croupit pendant tant d'années; un Italien plaçant son idéal très haut, ne jugeant pas que l'artiste déchoit en se perfectionnant et préférant s'incliner devant Moïse descendant du Sinaï sillonné d'éclairs, les tables de la loi à la main, que de s'abaisser à adorer le veau d'or. En s'inspirant de Shakespeare, Verdi élargissait son horizon et abordait un sujet d'ordre général. Il se mesurait avec le comique qui secoue d'un rire formidable le chef-d'œuvre du grand Anglais et, aussi, avec son humanité. Les personnages avaient une physionomie tranchée et la vie animait tout de son souffle puissant.

La Bohème, créée de toute fantaisie par Murger, est un coin de misère fantasque et de turbulente jeunesse où se démènent des types bizarres, se découpent des silhouettes cocasses et des profils abra-cadabrants. A côté des Schaunard, des Colline, des Marcel, des Rodolphe, il y a Mimi et Musette, sœurs poétiques de Bernerette, s'agitant dans un milieu conventionnel de grisettes où perle le rire frais de Mimi Pinson, où, au milieu d'un assourdissant tapage de folle gaité, les bouches murmurent, nuit et jour, la divine cantilène, où l'on se trompe avec entrain, où l'abandonnée d'amour et de plaisir, tantôt meurt sur un lit d'hôpital, tantôt exhale sa petite âme d'oiseau dans une claire chambrette, entre un pot de fleurs et un ourlet. Ce monde très spécial, fort exceptionnel, amalgame de turpitude et de sentimentalité, où le rococo exagéré des amusettes conserve encore une secrète attirance pour ceux qui connurent le vieux quartier latin et reportent volontiers vers les heures de l'autrefois jeune un regard ému et indulgent, ce monde, seul, un Français de Paris peut en saisir le sens comique et en peindre d'une touche amusante le pittoresque artificiel.

M. Puccini n'a pas essayé de donner un croquis

musical de la bohème telle que la réalisa Murger. La gaité outrancière est bannie de sa partition. Il s'est attaché à mettre en notes plus attendrissantes qu'attendries les amours de Rodolphe et de Mimi, s'en tenant à l'anecdote sentimentale.

Et, depuis la rencontre de Mimi et de Rodolphe, jusqu'à la mort de la pauvre — une *Traviata* pas arrivée celle là — tout marche avec une vélocité inouïe. Les caractères sont plus indiqués que tracés, et les explications qui pourraient faire longueur sont supprimées. Le couple enlacé passe de la mansarde délabrée de Rodolphe au café Momus où le réveillon fait rage. Rien ne trouble les deux amants; ni les cris de la rue, ni le bruit des tambours de la retraite qui met le quartier en rumeur. Au troisième acte, Rodolphe et Mimi sont séparés; n'ayez crainte ce n'est pas pour longtemps. Les voici de nouveau réunis et se débitant de douces paroles. Au quatrième acte, Mimi vient mourir chez Rodolphe. De ci, de là, Musette paraît et prend une part discrète à l'action; mais, rejetée au second plan, sa présence n'est pas indispensable, pas plus, du reste, que celle des divers personnages que l'on voit aller et venir en cours de pièce et qui meublent les scènes, entourant de leurs gestes et de leurs attitudes de parade, les héros de l'idylle. L'intrigue, née dans une mansarde miséreuse, déambule par les rues en liesse, se glace dans les quartiers déserts, blanchis de neige, pour se dénouer dans le fameux grenier dans lequel, paraît-il, l'on est si bien à vingt ans.

La musique suit exactement l'affabulation écourtée et se modifie au gré des nécessités scéniques. Elle est pleine de gentils détails sans prétention aucune et animée d'un mouvement qui n'a rien de la *furie* et des lourdes exaspérations de verve que l'on trouve dans certains opéras-bouffes qui, jadis, firent fureur sous le beau ciel d'Italie. Les rappels de motifs prêtent à la trame symphonique quelque semblant de consistance.

A citer au premier acte : la scène entre les bohèmes et Benoit, qui a preste allure, et dans laquelle le benêt de Benoit — ce descendant du M. Dimanche de Molière — est berné et mis à la porte par les sans le sou en humeur de gouaillerie et mués, pour la circonstance, en défenseurs intraitables de la morale; les récits mélodiques de Rodolphe et de Mimi, celui de cette dernière, surtout, d'une simplicité d'accent heureuse; le petit chœur de coulisse : « Momus! Momus! » et la fin de l'acte faisant songer à une scène de *Werther*.

Dans le second acte, sauf l'arrivée de la voiture de jouets sur le chœur : « Parpignol! Parpignol! » et une phrase de grande éloquence échevelée, chantée par Musette et reprise par Marcel, c'est le vide grouillant et tapageur.

Au troisième acte, à mentionner : la déclamation douloureuse de Rodolphe et l'adieu de Mimi, d'un joli sentiment tendre.

Au quatrième acte : l'adieu adressé par Colline à sa vieille douillette, peut-être le meilleur morceau de l'ouvrage, bien que l'espèce de marche funèbre qui souligne cet adieu soit traitée avec trop de sérieux : la pointe d'ironie fait défaut; la mort de Mimi, saluée par une explosion cuivrée, est commentée par une phrase de large envergure, sans doute pour solenniser comme il convient la mort de la mignonne. En somme, tout cela n'est qu'aimable et très en surface, et si la *Vie de Bohème* se laisse écouter sans fatigue par les uns et ravit infiniment les autres, l'émotion vraie n'y jaillit jamais.

M^{lle} Marthe Régner, comédienne en vue, effectuait son premier début de chanteuse dans le rôle de Mimi. La curiosité était très éveillée. Car il est assez rare de voir une artiste abandonner un genre où elle obtint de vifs succès pour se lancer dans l'inconnu. Et à Monte Carlo, on aime l'audace.

Disons-le tout de suite : M^{lle} Marthe Régner a pleinement réussi. Non qu'elle possède un de ces organes qui révolutionnent un public. Mais elle roucoule adorablement, d'une jolie voix de fauvette, de timbre charmant et distingué, les gentilles mélodies italiennes. Chez elle, le sentiment est juste et, chose

curieuse, M^{lle} Marthe Régner chante avec une sûreté et une autorité que bien des cantatrices de métier lui envieraient. Elle file le son comme personne. Ce qu'elle donnera plus tard? Nous l'ignorons.

Ce qui est incontestable maintenant c'est que M^{lle} Marthe Régner prête à la Mimi de Puccini — qui n'a rien à voir avec la Mimi de Murger — une physionomie délicieuse et un accent digne d'une artiste. On lui fit grande fête.

A côté d'elle, et la secondant miraculeusement, M. Rousselière a développé toutes les ressources de sa voix merveilleuse. On ne chante pas avec plus de feu, de goût et de science que ce ténor de race. M. Chaliapine est un Colline étonnant. M. Chalmin a de la belle humeur et de la rondeur en Schaunard et M^{lle} D'Ornelli et MM. Floresco, Delmas, Armand, Borie donnent la réplique aux principaux protagonistes de *la Vie de Bohème*. Les décors sont très beaux, la mise en scène est vivante et l'orchestre, dirigé adroitement par M. Pomé, ne laisse dans l'ombre aucune des intentions du musicien.

La Tosca.

Opéra en 3 actes de MM. SARDOU, ILLICA et GIACOSA.
Musique de M. PUCCINI.

La Tosca jouit d'une vogue inconstée. Partout on l'applaudit et on l'aime. Il n'y a pas à en discuter le succès. Peut-être pourrait-on faire quelques timides réserves sur la convenance et la qualité de ce succès? Mais quelle nécessité de venir essayer de jeter une note discordante dans un concert de louanges aussi unanimes? La musique de M. Puccini donne ample satisfaction aux exigences les plus extrêmes des connaisseurs patentés. Ceux mêmes qui trouvent que Rossini, Bellini et Verdi sont vieux jeu et n'admettent que Wagner, ont d'infinies tendresses pour les mélodies de *La Tosca*. Que dire à cela? Rien. Seulement le triomphe de l'art Puccinien bien et dûment constaté, il ne sera pas défendu, ce semble, à un homme de bonne foi, admirateur fervent de la musique italienne — de la vraie, celle qui vient du cœur et non de l'habileté — il ne sera pas défendu à cet ingénu adorateur du génie de ne pas s'enfiévrer d'enthousiasme pour les extériorités bruyantes et médiocrement inspirées de *La Tosca*? Assurément, M. Puccini n'est pas un compositeur maladroit. Il l'a prouvé à maintes reprises. Il sait choisir ses sujets avec intelligence et les notes dont il les agrmente, si elles n'ajoutent pas grand chose à l'effet dramatique, ne leur nuisent pas. Il fait ronfler les cuivres et gémir les bois comme personnel; il néglige volontiers le quatuor, l'ase classique de l'orchestre; mais qu'importe? Le principal pour lui, c'est de donner une sorte rapide de enluminure sonore qui fasse illusion. Et il manque rarement le but poursuivi.

D'ailleurs, il faut le proclamer, les compositeurs de l'école dite *vériste* qui tiennent aujourd'hui le haut du pavé en Italie, même quand ils s'abandonnent au pire dévergondage d'imagination, ont le sens du théâtre à un degré surprenant. Ils possèdent le don d'animer la scène et de répandre la vie dans leurs ouvrages. Volontiers, ils négligent les raffinements de l'orchestre. Tous les moyens leur sont bons pourvu qu'ils parviennent à l'effet. Leur art est grossier et regorge de poncifs. C'est de l'imagerie musicale d'où la poésie enveloppante, la grâce, l'ingéniosité des détails sont bannies au bénéfice de la touche violente.

M. Puccini, lui, est certainement de tous les maestri de l'école moderne italienne, le compositeur le moins agressif. Sa manière est aimable. Il a des façons qui sentent l'artiste de bonne compagnie, ayant de jolies fréquentations. Il entoure, enguirlande la grande phrase macaronique d'agréables gentillesses. Il lui arrive même (dernier acte de *La Tosca*) de se laisser gagner par le tragique de la situation et de se hausser jusqu'à l'ampleur dramatique. Malheureusement, pareille constatation ne peut

se faire aux actes précédents. Mais nous nous laissons aller à critiquer *La Tosca*, après avoir déclaré que c'était là une besogne puérile. Tant il est vrai que, malgré soi, on se complait toujours aux choses inutiles.

La Tosca, une fois de plus, a déchainé les bravos et les bis et le public, heureux de retrouver une chère connaissance, a prodigué à M^{me} Edith de Lys et à MM. Dangès, Campagnola, Chalmin, Delmas, Floresco, Stéphane, Vittorio, des marques non équivoques de sa satisfaction. L'orchestre et son chef, M. Pomé, n'ont pas été oubliés dans la distribution des applaudissements. Décors, costumes, mise en scène font honneur à M. Raoul Gunsbourg.

André CORNEAU.

CONCERTS

L'ouverture du *Freischütz* est une des pages les plus sonores, les plus éclatantes du romantisme musical. Le génie dramatique de Weber s'y exprime superbement et produit toujours un effet certain d'émotion sur l'auditoire.

La *Symphonie en La majeur* est considérée comme la plus puissante des symphonies de Beethoven, la neuvième exceptée. Elle a été interprétée avec maîtrise par l'orchestre.

La deuxième partie du concert débutait par une ouverture pour Faust où Wagner a abordé le redoutable personnage qui a tenté tant de musiciens et où il a exprimé surtout le côté philosophique du sujet.

Un poème symphonique *Sainte Thérèse* et une pastorale *L'Oaristys* ont mis en valeur l'habileté orchestrale, le sens raffiné des sonorités et l'inspiration mélodique de M. Raoul Brunel.

Le pittoresque et gracieux ballet de *Namouna*, de Lalo a donné au flûtiste, M. Gabus, l'occasion de faire valoir sa grande virtuosité.

TRIBUNAL CIVIL DE 1^{re} INSTANCE DE MONACO

AVIS

Les créanciers de la faillite SCHALOM sont prévenus de nouveau, conformément à l'article 464 du Code de Commerce, que la vérification des créances aura lieu en la salle des audiences du Tribunal, au Palais de Justice, à Monaco, le 16 février prochain, à 3 heures du soir.

En conséquence ils sont invités à se présenter en personne ou par fondé de pouvoir, si déjà ils ne l'ont fait, devant M. Raybaudi, syndic, à l'effet de lui remettre leurs titres, accompagnés d'un bordereau (sur timbre), indicatif des sommes par eux réclamées.

Monaco, le 28 janvier 1911.

Pour le Greffier en chef,
A. Cioco, c. g.

Etude de M^e Lucien LE BOUCHER,
docteur en droit, notaire,
41, rue Grimaldi, Monaco.

PURGE D'HYPOTHÈQUES LÉGALES

Suivant contrat reçu par M^e Lucien LE BOUCHER, docteur en droit, notaire à Monaco, le trois décembre mil neuf cent dix, transcrit au bureau des hypothèques de Monaco le quatorze janvier mil neuf cent onze, vol. 116, n^o 26 ;

1^o M^{me} DELPHINE DAFFIS, propriétaire-rentière, épouse de M. AUGUSTE ESCOFFIER, maître d'hôtel, avec lequel elle demeure à Monaco, section de Monte Carlo, villa Fernand ; — 2^o M. LÉOPOLD COMTE, ancien inspecteur au Casino de Monte Carlo, et M^{me} EUGÉNIE ALBRAND, sans profession, son épouse, demeurant ensemble à Monaco, section de Monte Carlo, villa Les Coquelicots ; — 3^o Et M. LOUIS CHIRON, propriétaire-rentier, veuf de M^{me} MARIE-MARGUERITE VAISSIÈRE, demeurant au Perreux, près Paris ;

Ont vendu à :

M. CÉSAR-JEAN-MARIE LANCETTE, architecte, demeurant à Monaco, section de Monte Carlo, villa Les Boutons d'Or,

Une parcelle de terrain située à Monaco, section de Monte Carlo, lieu dit Saint-Michel, de la contenance approximative de cent dix-neuf mètres carrés soixante-

quinze décimètres carrés, formant pour la plus grande partie le sol actuel de la rue des Roses prolongée, et confrontant : du nord, partie le surplus de la dite rue des Roses et partie M. Roux ; de l'est, M. Lancette ; du midi, M. Lancette et la propriété Briguiboul ; de l'ouest, l'avenue Saint-Michel.

Cette vente a été faite moyennant le prix principal de six mille neuf cent soixante-six francs trente centimes, ci..... 6.966 fr. 30.

Pour l'exécution du contrat, les parties ont fait élection de domicile à Monaco, en l'étude de M^e Le Boucher, notaire.

Avertissement est donné aux personnes ayant le droit de prendre, sur l'immeuble vendu, des inscriptions d'hypothèques légales, de requérir ces inscriptions dans le délai d'un mois, sous peine de déchéance.

Une expédition du dit contrat de vente a été déposée au Greffe du Tribunal de première instance de Monaco aujourd'hui même.

Monaco, le 31 janvier 1911.

Pour extrait :

(Signé) L. LE BOUCHER.

Etude de M^e Lucien LE BOUCHER,
docteur en droit, notaire,
41, rue Grimaldi, Monaco.

PURGE D'HYPOTHÈQUES LÉGALES

Suivant contrat reçu par M^e Lucien LE BOUCHER, docteur en droit, notaire à Monaco, le trois décembre mil neuf cent dix, transcrit au bureau des hypothèques de Monaco le seize décembre mil neuf cent dix, vol. 116, n^o 14 ;

M. THÉOPHILE-AMÉDÉE-ANTONIN ROUX, propriétaire-rentier, demeurant à Paris, rue de Marignan, n^o 29,

A vendu à :

M. CÉSAR-JEAN-MARIE LANCETTE, architecte, demeurant à Monaco, section de Monte Carlo, villa Les Boutons d'Or,

Une parcelle de terrain située à Monaco, section de Monte Carlo, lieu dit Saint-Michel, de la contenance approximative de cent dix mètres carrés quatre-vingts décimètres carrés, confrontant : du nord, la partie de propriété restant au vendeur ; de l'est, la rue des Roses ; du sud, la même rue, et de l'ouest, l'avenue Saint-Michel.

Cette vente a été faite moyennant le prix principal de seize mille six cent vingt francs, ci.... 16.620 fr.

Pour l'exécution du contrat, les parties ont fait élection de domicile à Monaco, en l'étude de M^e Le Boucher, notaire.

Avertissement est donné aux personnes ayant le droit de prendre, sur l'immeuble vendu, des inscriptions d'hypothèques légales, de requérir ces inscriptions dans le délai d'un mois, sous peine de déchéance.

Une expédition du dit contrat de vente a été déposée au Greffe du Tribunal de première instance de Monaco aujourd'hui même.

Monaco, le 31 janvier 1911.

Pour extrait :

(Signé) L. LE BOUCHER.

Etude de M^e Alexandre EYMIN,
docteur en droit, notaire,
2, rue du Tribunal, Monaco.

PURGE D'HYPOTHÈQUES LÉGALES

Aux termes d'un contrat reçu par M^e Alexandre EYMIN, docteur en droit, notaire à Monaco, soussigné, le vingt-deux décembre mil neuf cent dix, dont expédition transcrite au bureau des hypothèques de Monaco le trois janvier mil neuf cent onze, volume 116, n^o 23, a été, ce jourd'hui même, déposée au Greffe du Tribunal de première instance de la Principauté ;

M. DOMINIQUE RAIMONDO, jardinier à la Société des Bains de Mer, et M^{me} MADELEINE RAMBALDI, son épouse, demeurant ensemble à Monaco, rue des Violettes, maison Bocca, ont acquis.

De M. ARTHUR-LÉOPOLD-HERCULE THUILLIER, horticulteur et de M^{me} ELENA-EUGÉNIE LAURENCÉ, son épouse, demeurant ensemble à Nice, quartier de Saint-Antoine-Genestrière, ancienne propriété Spinetta ;

Une maison située à Monaco, quartier des Révoires, dénommée *Villa des Boutons d'Or*, élevée sur sous-sol d'un rez-de-chaussée et de deux étages, ensemble le terrain qui en dépend porté au plan cadastral de la Principauté sous partie du n^o 406 de la section B, confinant dans son ensemble : au midi, le chemin vicinal allant des Révoires aux Moneghetti ; au nord et au couchant, aux hoirs Momège ; et au levant, M. Lorenzi.

Cette acquisition a eu lieu moyennant le prix principal de trente-six mille francs, ci..... 36.000 fr.
Pour l'exécution de ce contrat, domicile a été élu,

par les parties, à Monaco, en l'étude de M^e Eymin, notaire soussigné.

Avertissement est donné aux personnes ayant le droit de prendre, sur l'immeuble vendu, des inscriptions pour cause d'hypothèques légales, qu'elles devront requérir ces inscriptions dans le délai d'un mois de ce jour, à peine d'être déchues de tous droits.

Monaco, le trente et un janvier mil neuf cent onze.

Pour extrait :

Signé : Alex. EYMIN.

Société Nouvelle de la Brasserie et des Etablissements Frigorifiques de Monaco

Société anonyme au capital de 1.100.000 francs.

AVIS

MM. les Actionnaires de la Société nouvelle de la Brasserie et des Etablissements frigorifiques de Monaco sont convoqués en Assemblée générale ordinaire le *jeudi 23 février 1911*, à 3 heures de l'après-midi, au siège social, avenue de Fontvieille, avec l'ordre du jour suivant :

ORDRE DU JOUR :

- 1^o Lecture du rapport du Conseil d'administration sur l'exercice clos le 31 décembre dernier ;
- 2^o Lecture du rapport des Commissaires des comptes ;
- 3^o Lecture du bilan arrêté au 31 décembre dernier ;
- 4^o Approbation des comptes présentés par le Conseil et quitus à qui de droit ;
- 5^o Fixation de la répartition du solde de profits et pertes ;
- 6^o Nomination de trois Commissaires des comptes pour l'exercice 1911.

Avis important : Les Actionnaires désirant assister à cette assemblée devront déposer leurs titres ou un certificat de dépôt huit jours avant cet assemblée, c'est-à-dire au plus tard le 15 février.

Conformément aux statuts, les Actionnaires pourront, à partir du 15 février, prendre connaissance au siège social de la liste de présence et de l'inventaire. Il sera remis à tout actionnaire qui en fera la demande une copie du bilan arrêté au 31 décembre et du rapport des Commissaires des comptes.

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION.

BULLETIN

DES

OPPOSITIONS SUR LES TITRES AU PORTEUR

Titres frappés d'opposition.
Exploit de M ^e Blanchy, huissier à Monaco, du 10 septembre 1910. Un Cinquième d'Action de la Société anonyme des Bains de Mer et du Cercle des Etrangers de Monaco : Numéro 82199.
Mainlevées d'opposition.
Exploit de M ^e Blanchy, huissier à Monaco, 12 mai 1910. Vingt-quatre Obligations de la Société anonyme des Bains de Mer et du Cercle des Etrangers de Monaco. Numéros : 105419 à 105440 et 105471 à 105472.
Exploit de M ^e Blanchy, huissier à Monaco, du 13 mai 1910. Cinq Obligations de la Société anonyme des Bains de Mer et du Cercle des Etrangers de Monaco : N ^{os} 105463 à 105467.
Exploit de M ^e Tobon, huissier, substituant son confrère M ^e Ch. Blanchy, du 19 septembre 1910. Dix Obligations de la Société anonyme des Bains de Mer et du Cercle des Etrangers de Monaco : N ^{os} 105441 à 105448 et N ^{os} 105473 à 105474.
Exploit de M ^e Tobon, huissier à Monaco, du 31 octobre 1910. Cinquante-cinq Cinquièmes d'Actions de la Société anonyme des Bains de Mer et du Cercle des Etrangers à Monaco : Numéros 13083, 14555, 21383, 28110, 28111, 37950, 38106, 38107, 38109, 38111 à 38120, 39496, 39497, 39503, 34171, 39786 à 39789, 46841 à 46845, 46851 à 46855, 46846 à 46850, 46856 à 46860, 46861 à 46865, 82373, 82934, 84751.
Titres frappés de déchéance.
Néant.

L'Administrateur-Gérant : L. AUREGLIA

Imprimerie de Monaco - 1911